

Ils m'ont pris et je ne sais pas pourquoi. Ils? Je ne sais pas qui. Tout s'est passé très vite. Je n'ai vu aucun visage, compris aucun mot. Je crois que j'avais peur. Peur, c'est tout.

Il n'y avait que moi dans la rue à ce moment-là. Moi et un drôle de petit chien aux pattes torses et très courtes et qui courait comme un perdu au beau milieu de la chaussée. J'ai pensé : pourvu qu'il ne se fasse pas écraser! Il faisait noir, il faisait froid à ce moment-là dans la rue, il était très tôt.

C'est alors qu'ils sont arrivés. Ils ont arrêté leur voiture près de moi et je me suis approché, pensant qu'ils voulaient un renseignement. Ils étaient quatre, cagoulés et armés, et je ne me souviens pas d'en avoir été étonné. Brusquement, la portière arrière s'est ouverte, des mains m'ont agrippé, et je me suis retrouvé le nez sur le plancher, sous leurs pieds.

Mes lentilles de contact... je dois absolument enlever mes lentilles de contact. Si je ne le fais pas très vite, mes yeux vont s'infecter.

« Tiens-toi tranquille. Bouge pas ou t'es mort » a dit la voix. J'ai pensé à Marthe, aux enfants. Marthe allait arriver à l'école et elle ne me trouverait pas dans ma classe. Personne ne saurait quoi penser et Salvat hésiterait à demander un remplaçant à l'Inspection. « Je ne comprends pas, dirait Marthe, il est parti ce matin comme d'habitude. » Et je savais qu'en prononçant ces mots, elle me soupçonnerait d'être avec la belle rousse.

Un abîme s'est ouvert en moi et j'y suis tombé. Qu'était-il en train de m'arriver? On me brutalisait — des hommes sans visage me rudoyaient sans raison —, ma femme me soupçonnait sans preuve, j'allais devenir aveugle, arriver en retard à l'école... Que se passait-il tout à coup dans ma vie?

Écrasé contre le plancher, j'entendais la ville, agressive, sonore, hurlante, le bruit de la circulation, si fort... et cette errance qui n'en finissait pas... Où allions-nous? Qu'allaient-ils me faire?

Ils chuchotaient. J'ai entendu « otage » et j'ai eu peur, atrocement peur. Peur de la torture, peur de la mort, une balle dans la nuque, ou bien pendu comme ce colonel américain qui gigotait au bout de sa corde. Pourquoi moi? Qu'est-ce que j'ai fait? Je ne devais pas les regarder, surtout ne pas les regarder, sinon ils me tueraient, sûrement ils me tueraient. Je savais bien que je ne fêterais jamais mes quarante ans.

Je m'en moque. Ma mort n'enlèvera rien à personne, pas même à moi. Mais pourquoi moi?

Lorsque la voiture s'est enfin arrêtée, je n'essayais même plus de penser. Ils m'ont bandé les yeux, recouvert la tête d'une cagoule épaisse passée à l'envers, menotté les mains dans le dos et poussé dehors. L'acier me rentrait dans les chairs et me cisailait les poignets, la cagoule m'étouffait, j'avais mal, j'avais peur, jamais de ma vie je n'avais eu aussi peur. J'ai entendu sonner neuf heures. Neuf heures! L'heure où il faut se mettre en rang. Mon corps s'est mis à trembler sans que je puisse rien y faire et une chose dure m'a poussé dans le dos. Personne ne parlait. J'avais soif, j'avais mal au ventre.

Il ne faut pas que Marthe trouve les carnets. Si jamais elle a l'idée de fouiller dans le dernier tiroir, elle va les trouver ... Elle va trouver la belle rousse, bien sûr la belle rousse, et puis les autres, et puis tout le reste. Elle ne me croira pas. Quoi que je puisse lui dire, elle ne me croira pas. Au fond, je préfère rester avec eux. C'est trop tard maintenant, je parie qu'elle a déjà trouvé.

J'ai vraiment eu l'impression d'avoir rejoint les entrailles de la terre, après avoir monté et descendu tous ces kilomètres d'escaliers, heurtant les murs, glissant sur les marches sans pouvoir me retenir, arpentant des couloirs sans fin pour me retrouver ici, seul dans ce tombeau vide et glacé, à peine éclairé par une ampoule triste, couverte de chiures de mouches, et qui pend. Rien au mur, hormis des taches d'humidité. Sur le sol un matelas, avec deux couvertures pliées. Des briques obturent parfaitement ce qui fut peut-être un soupirail et un judas grossier troue la porte épaisse fermée par deux verrous.

Et le silence...

Je ne dois pas penser à Marthe : cette pensée me détruit.

Je me suis mis à marcher pour essayer de me réchauffer. Les menottes qu'ils m'avaient enlevées en m'abandonnant dans ce trou m'avaient entaillé les poignets et mes mains étaient engourdis et enflées. Je marchais le plus vite que je pouvais dans cet espace dérisoire : six pas pour aller du soupirail aveugle jusqu'à la porte, six pas pour revenir, six aller, six retour, plusieurs fois, de plus en plus vite, en me battant les flancs, en me frappant les cuisses, plus vite, plus vite, j'ai froid, j'ai toujours froid; en largeur maintenant : quatre pas; en diagonale : sept; encore, encore... je deviens fou, je suis un écureuil dans sa roue, je touche le plafond du bout des doigts si je me dresse sur la pointe des pattes... je tourne dans ma roue, je tourne — tout le monde croit que les écureuils aiment tourner dans leur roue : tu parles! — je suis un pauvre écureuil de contrebande, un animal exotique oublié dans son conteneur, je couine, je pleure... Je tombe.

Le judas s'est relevé puis un des hommes est entré. Il était toujours armé de son pistolet-mitrailleur et il m'a fouillé sans le lâcher. Il a trouvé un mouchoir propre dans ma poche, qu'il a jeté sur le matelas, mais il m'a dépouillé de tout le reste : ma montre, mon portefeuille, et même mon alliance. J'ai tenté de saisir son regard mais ses yeux sont vieux, morts, des yeux de poisson mariné, qui ne voient pas.

Un autre homme ensuite, qui dégage une odeur insupportable, est venu rejoindre le premier et m'a obligé à échanger mes vêtements contre une sorte de pyjama rêche, en grosse toile beige foncé. C'est lorsque je fus nu devant eux, c'est lorsque je revêtis ce pyjama grossier qui me râpe la peau que je sus vraiment que j'étais devenu un prisonnier. Loin de mes vêtements d'homme libre, j'ai cessé d'être innocent.

Après, ils m'ont pris en photo, un journal devant ma poitrine, sous la photo ils m'ont fait écrire que j'étais en bonne santé, mais plus rien ne m'importait et de toute façon, ce n'était pas moi sur la photo — ce type blafard au regard perdu, les cheveux collés au crâne, ce n'était pas moi.

Alors est entré un troisième geôlier portant une cagoule différente de celle des deux autres, trouée de deux fentes, une pour les yeux une autre pour la bouche, et qui laissait voir des lèvres sans

épaisseur, comme proprement tirées à la règle, qu'il desserre à peine lorsqu'il parle.

— Tiens!

Il voulait que je prenne une sorte de jerrican en plastique et un sac poubelle — j'y aurais satisfait mes besoins — mais je ne pouvais pas bouger, je ne pouvais pas risquer de toucher les doigts de cet homme, même sans le vouloir, et surtout, je ne pouvais consentir moi-même à l'humiliation du sac poubelle. Agacé, l'homme a fini par tout me jeter sur les pieds.

Ils sont tous sortis et m'ont laissé à mon silence. Je me suis assis sur le matelas, grelottant très fort, tenant serré mes genoux avec mes bras, et j'ai pleuré, longtemps j'ai pleuré, des heures peut-être — comment savoir? — j'ai pleuré sans bruit, sans penser à rien, j'ai pleuré jusqu'à connaître enfin l'épuisement, j'ai pleuré jusqu'à enfin pouvoir sombrer dans le néant.

C'est l'affreuse odeur du deuxième geôlier qui m'a tiré de cette drôle de mort. Une main gantée me tendait une gamelle fumante et un morceau de pain. Je ne les ai pas pris, bien sûr. Je me suis couché sur mon matelas, retourné vers le mur et j'ai rabattu les couvertures sur ma tête. Je ne pouvais pas manger, je ne voulais pas, je ne voulais plus.

— Tu as tort, a dit le gardien. Il est sorti puis a éteint la lampe.

Totalement seul alors dans mon tombeau, je n'ai pu retrouver la tranquille absence au monde qui m'avait bercé avant l'arrivée de la gamelle. Mes tempes battaient, mon front me paraissait serré dans un étau, sous mes paupières brûlantes défilaient sans cesse les images du jour... et ce film ne m'apprenait rien. Toutes les questions se posaient en même temps... et pas la moindre réponse. Seulement l'angoisse, atroce, seulement la certitude que dehors, personne ne pouvant avoir idée de ce qui m'arrivait, je n'avais aucune chance de revoir la lumière avant des semaines, des mois, peut-être jamais. Et si je tomrais malade, je mourrais, car personne ici ne me soignerait. Et mon cadavre resterait là, dans le conteneur humide, jusqu'à ce qu'il pourrisse, qu'il tombe en poussière, qu'il disparaisse totalement. Ainsi donc, je n'aurais jamais été.

Puis j'ai pensé à Marthe qui devait me croire avec la rousse et j'ai eu encore plus mal.

Régulièrement, quelqu'un soulevait le judas.

Un merle a chanté. C'était sans doute l'aurore. J'étais donc ici depuis presque vingt-quatre heures! J'ai recommencé à trembler. Très loin, très étouffés, j'ai cru entendre des bruits de voitures, peut-être aussi des sonneries d'horloge, la vie sans moi qui continuait dehors, ou bien des hallucinations parce que j'avais tellement envie d'entendre la vie, même sans moi. Des mots me sont venus, que je croyais ne pas connaître et jamais n'ai prononcés : « Mon Dieu, protégez-moi, aidez-moi, ne m'abandonnez pas dans ce sépulcre, ne me laissez pas seul, je vous en prie mon Dieu. » Puis je me suis endormi.

Et mon rêve fut de liberté.

— *Attaché? dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez? Pas toujours; mais qu'importe?*

Je me suis enfui. J'ai dévalé le long du flanc de la montagne, et je me suis roulé dans l'herbe

tendre, et j'ai frotté mon corps à la terre et j'ai offert mon ventre au soleil et j'ai couru et j'ai bu à la source fraîche et j'ai crié à pleins poumons : « Je suis un loup. Je veux être libre. Je suis un loup. »